



© L'Amourier éditions



Émotion. Musement. Poésie.....

Alain Freixe



*À l'enfant qui ne saura jamais comment dessiner la pluie,
aux mots qu'il tisse depuis autour de cette question
et dont il reconnaîtra ici la part.*



Je me suis surpris – lurette déjà ! – à contredire l'idée que l'émotion soit ce qui meut. S'était imposée à moi, à titre d'idée incidente, l'étymologie, dont je sentais parfaitement le caractère fantaisiste, d'un ex-movere que je traduisais par un "hors du mouvement". Vérification faite, si le préfixe autorise parfois le sens de "hors de", il signifie, bien sûr, aussi et le plus souvent "en provenance, de l'intérieur de", sens qui légitime l'approche commune qui voit dans l'émotion ce qui nous jette dans le mouvement.

Fallait-il renoncer à cette approche naïve ?

C'eût été faire fi de tout ce qu'elle devait à l'épisode du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes, où l'on voit Perceval, appuyé sur sa lance, muser sur “trois gouttes de sang/apparues sur la neige blanche”, “couleur toute nouvelle” qui lui rappellera le visage blanc et coloré de sa mie.

Faut-il rappeler les circonstances? Perceval “en quête et en attente d'aventures et d'exploits chevaleresques”

s'avance, au petit matin, dans “une prairie gelée et enneigée”

vers le camp du Roi Arthur. Soudain, un vol d'oies sauvages qui traversait le ciel est attaqué par un faucon. Le tourbillon de plumes qui semble tomber des nues pousse Perceval à “piquer des deux” dans cette direction. Telle est bien l'émotion qui pousse à

l'action. Si elle est susceptible de nous détourner du chemin que nous suivions, c'est finalement pour en emprunter un autre qui reste malgré tout du même ordre.

Quand Perceval arrive près de l'endroit où oie sauvage et faucon s'étaient abattus, il ne reste plus, sur la neige foulée, que trois gouttes de sang qui semblent faire avec

elle comme “une couleur naturelle”. Cela arrêtera Perceval.

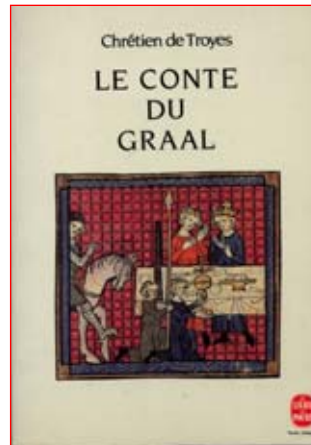
On le voit, il suffit de bien peu de choses, trois fois rien. L'émotion qui saisit Perceval le jette brusquement hors du mouvement, non seulement hors de celui lié aux aventures de sa quête – Il s'appuie sur sa lance et pense tant qu' “il s'en oublie lui-même”

– mais aussi hors de celui lié au socius humain. Ainsi, tant que vibrera le rouge des trois gouttes sur le blanc de la neige printanière, il rejettera violemment les chevaliers Sagremor et Keu, envoyés auprès de lui par le Roi Arthur, tous empêcheurs de “muser” en rond. Dans le pays où est entré Perceval, comme dans celui de René Char, on

ne “questionne pas un homme ému”.

Si, de l'extérieur, les chevaliers Sagremor et Keu ont pu croire que Perceval dormait, ils se trompaient. Cet effondrement de la réalité, cet oubli de soi n'ont pas jeté Perceval dans la passivité mais, au contraire, dans un penser original.

Perceval “muse”, dit Chrétien de Troyes. Alors que l'on traduit généralement ce



terme “**muser**” par “**rêver**”, je propose que l’on conserve tel quel l’Ancien Français. Dans sa forme nominale, il nous servira à désigner ce en quoi nous jette l’émotion, comme si celle-ci continuait à courir sur son erre dans le musement.

Au sens propre, muser signifie faire mus, soit rester le museau en l’air (museau provenant de “*l’ancien mot*

non attesté “mus”, postulé par l’ancien gascon mus (XIIIe) face, visage”, selon Le Robert et Dictionnaire historique de langue française d’Alain Rey) à faire mu, (issu du latin *mutus*, en parlant des animaux puis des hommes, d’où vient le mot muet).

Musant, la voix manque à Perceval. Aussi nulle autre voix ne peut pénétrer en lui. Tout se passe comme si le manque par lequel la voix des autres pénètre en nous s’était comblé. Et en effet Perceval est comblé. Étant “**tout à une pensée qui faisait (son) plaisir**”, il ne lui manque rien. Ainsi consone-t-il, en un bel accord, avec ce qui est venu s’inscrire, par hasard, dans la réalité du jour. Ce n’est là pourtant que trois fois rien!



Trois fois rien qui l’engage à n’attendre plus rien, de rien ni de personne, surtout pas de ces autres à la voix non courtoise, si pâle devant le timbre de la “**couleur naturelle**” qui le retient, autres dont il craint qu’ils ne se mêlent de ce qui ne les regarde pas, autres dont il comprend qu’ils veulent l’arracher à ce qui “**faisait sa vie**”, à cet indicible plaisir, fruition du musement.

Ce silence, si caractéristique du musement, n’est pourtant pas viduité mais plénitude. Ainsi avant de signifier “**le fait de perdre son temps à des bagatelles**”, ce que pensent Sagremor et Keu, ces hommes “**sérieux**” des temps chevaleresques, muser signifiait “**s’appliquer à réfléchir mûrement à**”.

C’est bien là ce que nous dit Chrétien de Troyes: Perceval pense!

Si l’effet de son penser original est d’être oublié de soi et d’ouvrir sur le silence, s’agissant d’un penser, on ne peut qu’inférer l’hypothèse d’un bruissement de paroles dans la bée de cette bouche d’où aucun son ne sort. Que ce soit ce babillage tout intérieur qui, après s’être porté en terre

d'oubli “où se situe le lieu des métamorphoses”, selon Maurice Blanchot, un jour, advienne, noir sur blanc, sur la page comme les premiers mots d'un poème, n'aurait certainement pas étonné René Char qui, s'interrogeant sur la venue de l'écriture, répondait “comme un duvet d'oiseau sur ma vitre, en hiver”.

*Cette musique conviée au sacre de l'ineffable,
je l'ai entendue et n'en dirai rien :
à chacun son souffle, à chacun son baptême.*

Gaston Puel

Redisons d'abord que toute émotion ne tourne pas au musement, qu'au contraire, la plupart du temps, à peine ouvert, le trou qu'ouvre l'émotion déverse rires ou pleurs, ou l'un pour l'autre. Phénomènes de retombée, à quoi on la réduit le plus souvent, oubliant, à ne plus regarder du bon côté, le moment premier de l'arrêt, du court-circuit, lumière trop vite éteinte par la crue suscitée. L'émotion qui tourne au musement est suspension du temps, interruption du cours des choses et du sujet. Elle fait arrêt, suspens qui précède un saut arrière, ouverture dans le repos d'un répit, regard d'arrière, trou noir de la pensée où ramassée sur elle-même, elle joue et jouit de ce qui lui est le plus



propre sous la loi vivante du corps où tout le désir s'engouffre.

Revenons à Perceval, à son apparent désastre. Quel astre traversant soudain le ciel de ses pensées va éclipser le chevalier?

Rouge sur blanc. Trois trous déchirent la neige, sa blancheur

redondante. Trois fois rien, trois gouttes de sang et le blanc de la neige comme l'apparition fragile d'une "couleur naturelle", tout ce qui reste d'une chose naturelle, dont Miguel de Unamuno disait qu'elle revenait toujours, soit l'attaque d'une oie sauvage par un faucon.

Ainsi, pour Perceval, quelque chose arrive dans la perception, quelque chose qui se donne à voir comme par effraction, quelque chose qui pourrait bien correspondre à ce que les psychanalystes appellent l'image de l'objet du désir, soit la fascination d'un ineffable, disons la merveille en son surgissement.

Un Lacanien, qui serait "pouatassez", comme aimait à le dire Lacan lui-même, pourrait y reconnaître, au-delà de l'automaton, la tyche, cette rencontre du Réel sous

la forme de l'absolument fortuit et comme tel apparemment dénué de sens qui arrête, déchire et troue le train du monde. Que

la rencontre soit toujours manquée, qu'elle soit "L'a-rencontre", comme l'écrit Jean Ansaldi, nous nous réservons d'y revenir.

Quelque chose surgit, quelque chose fait trou alors que s'effondre tout le symbolique,

quelque chose qui ne se laisse pas réduire aux formes qu'il a pu prendre dans la réalité puisqu'elle s'évanouit dans le même temps, quelque chose comme une force, quelque chose comme une vibration – lumière et son – requiert celui qui de ses yeux l'entend, quelque chose comme un ton, cette qualité du signe.

Tout ce qui apparaît dans le monde se porte aux signes. C'est bien un signe qui arrête Perceval: trois trous rouges sur le corps blanc de la neige, soit le signe d'une "couleur naturelle". Pour tenter de qualifier ces signes, sans entrer pour autant dans les dédales de la sémiotique peircienne, nous retiendrons sa trichotomie de *ton, trace et type* dont Michel Balat montre l'enjeu dans la revue *Sémiosis* N° 57/58.



Tout signe apparaît comme trace dans le monde de l'existence, de la réalité que scelle la finitude: trois gouttes de sang sur la neige. Observons, d'abord, que les traces ici s'effacent au profit d'une "couleur naturelle", sans identité particulière, pure qualité. Le ton est de l'ordre de cette immédiateté, soit l'ineffable d'une pure présence.

Observons, ensuite, combien la plupart du temps si les traces s'effacent, ce n'est pas dans le ton mais dans les types. Eux ont, au contraire, une identité bien déterminée car ils entrent toujours dans un système organisé, d'où ils reçoivent leur sens, soit ce qui offre prise, dans n'importe quelle quête, au savoir de celui qui la mène: ici, par exemple, à celui du chasseur.

Ainsi donc une hiérarchie est à établir dans cette trichotomie: un type présuppose une trace laquelle présuppose un ton. Directement perceptibles parce qu'existantes, les traces jouent le simple rôle de déclencheur. Laisée à son rythme – ce "ah!" des choses dont parlent les Japonais – qui non seulement l'enserme et la tient mais la rend vibrante, la trace livre son ton. Ce ton de la "couleur naturelle", tel est l'astre qui pousse apparemment Perceval au désastre, qui l'arrête et le jette hors du ton sans ton du monde de nos fatigues, hors de cette tension de la

corde des jours, saturée par les types qui, imposant sens à toute trace, lui interdisent la moindre vibration, dans le ton, cet ineffable dont l'être ne dépend de rien d'autre que de soi et qui impose la hauteur de sa note.

Appelons cette mise dans le ton, intonation. C'est elle qui signe la sortie hors de nous-mêmes. S'y livrer, c'est musser, soit accéder à ce penser où la pensée n'est plus en nous tant nous sommes alors, hors savoir, dans notre pensée.

Le voit-on suffisamment? Tout est affaire de regard.

Du Réel qui s'écrit dans le monde, rien n'est voilé que nous ne voillions. Nous sommes les gardiens des voiles, tant il est vrai que nous l'habillons de toute notre épouvante, ce fruit de notre exil, selon ce qu'en disait cet autre Roi méhaignié que fut le veilleur immobile de Carcassonne, Joë Bousquet. Nous n'habitons pas notre regard mais une demeure étrange-étrangère préparée par une raison-architecte, bâtisseuse de casiers où ranger les effigies des choses, soit autant de types. Là vit ce regard intelligent qui nous voit faner les choses, passer sans sourciller des traces aux types où il y a toujours de quoi se rassurer. Ainsi ratons-nous le Réel jusque dans ces fausses attentes qui nous

voient espérer de lui un éveil alors qu'il conviendrait de savoir nous éloigner, retenir notre haleine en présence des choses, nous ouvrir à elles afin que rejetées hors de leurs traces vers leur ton, qui toujours porte la différence de la trace, elles nous aident à abandonner cette ombre d'homme que nous sommes, traînant le bruit de chaîne de l'espace et du temps comme seule coloration de vraisemblance à cette illusion tenace, notre premier et principal obstacle: être quelqu'un. Être un chevalier, voilà ce qu'abandonne Perceval dans cette prairie enneigée. Face à trois gouttes de sang sur la neige, Perceval rend sa vie. Ici, la trace se dévore elle-même. S'ouvrant sur son ton, elle aspire, à travers ce trou minuscule, tout le monde extérieur.



Dans l'impossibilité où nous sommes de pratiquer la vertu d'éloignement, c'est dans l'émotion, cette soudaine saisie par le ton, que s'annule la dimension de pure extériorité où s'agitait le moi phénoménal. L'émotion est arrachement, détachement de cette réalité du monde qui n'est que la réalité de notre moi illusoire transporté dans les choses.

Le musement, lui, tient la note. Il nous porte au large de nos actions, dans cette

distance par et dans laquelle on s'extirpe du discontinu, on s'évade de la prison du temps, de l'espace et des causes qui créent la vie où nous avançons comme à rebours. Ici s'annule le privilège qu'a l'homme de tout rapporter à soi. Retrouvant ses yeux d'avant le savoir, c'est alors qu'il voit. Ces **“yeux du jour”** dont **“le regard est une lumière pour le cœur”**, selon les mots de Joë Bousquet, ne s'ouvrent que sous l'autre regard, celui du ton, dans ces moments où l'on muse, **“moments où je pensais vraiment, où, si loin de toute considération morale que m'emportât mon esprit, librement détaché de moi-même et des conditions de l'existence, je me sentais entièrement purifié, quitte de tout, mon amertume de ce soir me confirme que j'étais alors regardé”**. Être regardé, ou n'être plus que son regard, comme le dit Chrétien de Troyes de Perceval, tel est l'effet de résonance du ton.

À être ainsi dans le ton: notre regard ne se forme plus dans nos yeux, comme il en va quand tout va, mais bien dans ce qu'il regarde, dans le ton, soit cette qualité de présence qui compose à l'ombre de notre être, sous la lumière levée de sa chair, un

savoir insu. On ne muse jamais que porté au plus près de ce que l'on aime.

“**Trop près...**, dira Joë Bousquet, **pour continuer de me connaître**”. C'est qu'en effet, jouissant de cette image qu'a inventée dans nos yeux le ton, tout se passe comme si l'on devenait la vérité que l'on a trouvée, vérité dont le “**je**” ne peut rendre

compte. Musant, depuis le plus profond de sa pensée, Perceval ne peut que faire mu, étrangement en contact avec cela même qui lui est pourtant le plus éloigné, sinon inaccessible, puisqu'aussi bien il n'en saura jamais rien. En ce sens, toute rencontre du Réel est rencontre manquée.

D'autant plus manquée, qu'elle ne saurait durer. Vivant, le musement est fragile. Essentiellement tonal, il dure ce que dure le ton. Or le rythme de la “**couleur naturelle**” des trois gouttes de sang sur la neige est suspendu au cours naturel du monde, à la montée du soleil dans le ciel. Gauvain ne surviendra qu'au moment où le soleil commencera à effacer la troisième et dernière goutte de sang. Le ton se défaisant, son

intensité baissant, le musement s'altérerait: “**le chevalier n'était plus/aussi intensément en ses pensées** », note Chrétien de Troyes.



Ainsi Perceval est-il rendu peu à peu apte au ton social, apte à entendre la parole courtoise de Gauvain, à retourner dans le monde des fatigues, dont il est manifeste que nous ne saurions jamais sortir tout à fait.

Ce sont le ton qu'emploie Gauvain et le musement qui sous-tend sa parole qui ramènent définitivement Perceval à la conscience. Souvenons-nous de cette idée incidente qu'évoque Gauvain devant le Roi Arthur, après que Sagremor et Keu aient été défaits par Perceval. Tentant d'expliquer l'attitude du chevalier qui sur sa lance sommeillait, Gauvain en vient à évoquer la possibilité de quelque perte ou de quelques tourments liés à son amie qui lui aurait été enlevée. On peut penser que c'est dans ce musement de Gauvain que Perceval se reconnaît. Aussi, à peine entré dans le monde où règnent les types, Perceval va rendre compte à Gauvain, dans le cadre d'une élaboration secondaire, non du Réel

de son musement mais de sa transposition méconnaissable dans les mots : “**tandis que je regardais, c’était à mes yeux/la fraîche couleur du visage/de ma si belle amie que je voyais**”, lui dira-t-il. Ainsi va, se perdant, la vérité. Ainsi cette idée concernant son amour pour Blanchefleur, dont le musement semble être la révélation, s’impose dans l’actualité d’un dire qui en censure l’accès tout en l’ouvrant. Dépendant de ce qui le nie, le contenu du musement s’enfonce dans l’oubli, non comme dans un vide, un défaut mais comme en une terre de mémoire garante d’une germination à venir.

*Tu n’écris jamais ce que tu sais,
mais ce que tu ignores avoir su.*

Edmond Jabès

Ai-je approché là l’émotion poétique ? Oui et non.

Non, si nous pensons à la poésie comme à cette lutte amoureuse au sein de la langue contre ses propres pesanteurs, travail où la fraîcheur de l’émotion, liée au surgissement des premiers mots, risque toujours de se perdre mais dont le poète sait pourtant

mystérieusement raviver l’ardente lumière. Oui, pourtant, si nous pensons à la poésie comme à ce qui vibre dans le monde, “**autre monde**” qui ne renvoie à aucun arrière-monde métaphysique mais qui est bien dans le monde, en-deçà tonal où l’on ne pénètre que par tyche, rencontre fortuite, sortilège du hasard. Celui qui, selon les mots de René Char, “**prend contact avec cette poésie dans un instant inévitable, au seuil d’une rencontre nécessaire, et si peu recherchée par lui qu’il peut ne pas en ressentir sur le champ l’emprise**”, celui-là muse. Qu’il ne puisse rendre compte de la vérité de son musement, voilà bien ce qui importe. De l’émotion où l’on fait mu, il n’y a rien à dire. L’appel entendu, la consonance n’engage pas une écriture. Celle-ci ne se confond pas avec l’appel qui nous a jeté dans le musement. C’est en terre d’oubli – notre mémoire – que se porte et se dépose l’appel, le ton des choses, comme ces graines que le vent emporte et oublie enfin quelque part. Quelque part où, un jour, le passant s’étonnera peut-être, à son tour, de cette pousse verte sur ces arènes pauvres, comme le poète des premiers mots d’un vers qui “**savent de nous ce que nous ignorons d’eux**”, selon René Char. Mais c’est déjà là une autre histoire.

Alain Freixe né en terres catalanes, vit à Nice. Il aime à musarder entre philosophie et poésie. Écrivain et critique littéraire, il chronique la poésie au journal *L'Humanité* ainsi que dans de nombreuses revues de poésie où il publie également poèmes, articles critiques et entretiens.

Il a fondé en 2000, *Les Cahiers du Museur* où il édite des livres d'artiste.

Publications aux éditions L'Amourier :

Comme des pas qui s'éloignent

Avant la nuit

Dans les ramas

Pas une semaine sans Madame

avec Alain Freixe et des illustrations de Jean-Jacques Laurent

Traces du temps

avec Bernard Noël et Raphaël Monticelli,
autour de l'œuvre de Leonardo Rosa

Éphémère bleu

livre d'artistes avec Raphaël Monticelli et Leonardo Rosa

Premiers mots, ardoises fines

livre d'artistes avec Martin Miguel

Approches critiques et monographies :

Voix du Basilic

entretiens conduits par Alain Freixe

Robert Rovini

monographie du traducteur et poète

Gaston Puel

monographie du poète, ouvrage collectif

Joë Bousquet ou le génie de la vie

ouvrage collectif, coordonné par Alain Freixe et
René Piniès

Cahier N° 2, éd. Centre Joë Bousquet et son temps

Il a aussi réalisé de nombreuses "œuvres croisées"
avec des artistes.



L'AMOURIER *éditions*

Conception graphique

à partir de visuels sélectionnés par l'auteur

Bernadette Griot